

Souvenirs sur Lénine

P. Lépéchinsky

Source : Lénine tel qu'il fut. Souvenirs de contemporains. Tome 1. Moscou : Éditions en Langues Étrangères, 1958, pp. 255-270 et Lénine tel qu'il fut. Souvenirs de contemporains. Tome 3. Moscou : Éditions du Progrès, 1965, pp. 211-219. Notes MIA.

À la limite de deux siècles

Je vis Vladimir Ilitch pour la première fois à la fin de 1898, à Minoussinsk, où de nombreux camarades déportés s'étaient réunis sous prétexte de fêter le Nouvel An. Comme je m'étais lié de très près avec les membres du cercle organisé par Vladimir Ilitch à Pétersbourg (j'étais parti en exil, sous escorte, en 1897, avec [G. Krjijanovski](#), [V. Starkov](#), [I. Tséderbaum](#), [A. Vanéev](#) et [Zaporojetz](#)), j'avais beaucoup entendu parler du « Vieux » (c'est-à-dire de Vladimir Ilitch) dans les termes les plus respectueux ; on disait de lui que c'était un militant révolutionnaire d'envergure, un esprit lucide, un marxiste érudit, incontestablement indiqué pour être le chef de la social-démocratie russe. Mais, je ne sais pourquoi, tout en connaissant cette caractéristique, je me représentais Vladimir Ilitch comme un homme difficilement accessible aux simples mortels.

Cette opinion préconçue, au sujet d'Ilitch, et qui ne correspondait nullement à la réalité, subit une première et sérieuse épreuve, lorsque je reçus de ma femme, partie avant moi en exil, une lettre où elle décrivait son voyage à bord d'un vapeur sur l'Iénisséï, de Krasnoïarsk au district de Minoussinsk. Elle avait voyagé en compagnie de Vladimir Ilitch, qui l'avait prise, elle, ainsi que la femme de Starkov, Antonina Maximilianovna, sous sa protection particulière. Il l'avait charmée. Elle écrivait n'avoir jamais rencontré un homme aussi gentil, délicat et obligeant. Il ne songeait, eût-on dit, qu'à leur rendre service, à elle, à Starkova, et aux autres passagers auxquels le sort l'avait uni pendant six ou sept longs jours de voyage, au milieu d'une région solitaire, déserte. Lorsqu'il y eut une crise de vivres à bord du petit vapeur qui se traînait sur l'Iénisséï, Lénine s'offrit à aller chercher des provisions chez les paysans d'un village riverain. À cet effet, il gravit rapidement la berge escarpée du fleuve.

Ma toute première rencontre avec Vladimir Ilitch à Minoussinsk dissipa définitivement l'idée de « général » que je m'étais faite de lui. Son affabilité et sa simplicité me ravirent. Il ne soulignait pas du tout sa supériorité intellectuelle ; volontiers il nous communiquait ses pensées intimes, son état d'esprit, son opinion sur tel ou tel livre qu'il venait de lire, les nouvelles politiques dont il disposait. Mais c'est peu de dire qu'il partageait avec nous ses richesses intellectuelles : il désirait passionnément nous faire possesseurs de ces biens intellectuels ; il voulait que nous assimilions tel ou tel apport théorique à notre conception du monde, avec la même passion, la même ardeur de pensée qu'il mettait à trouver l'élément nouveau dans le livre qu'il lisait ou étudiait.

Je me rappelle, par exemple, qu'à ce moment-là il étudiait la *Logique* de Hegel. Il nous parlait avec passion, à nous, qui l'entourions, de la richesse de pensée de ce traité, sans remarquer, apparemment, qu'un grand nombre d'entre nous (du moins je peux l'affirmer à mon sujet) n'étaient pas encore prêts à comprendre les idées de la philosophie hégélienne.

Chaque camarade avec qui le sort et l'œuvre révolutionnaire commune l'avaient lié, était pour lui l'objet d'une tendre sollicitude. Il existe une foule de récits touchants, illustrant ce trait de caractère de Vladimir Ilitch. Pour ma part, je citerai un exemple de la vie de ma famille, qui ne s'effacera jamais de ma mémoire.

En 1921, la santé de ma fille, que Vladimir Ilitch et [Nadejda Konstantinovna](#) avaient connue lorsqu'elle était encore enfant, était fortement ébranlée. On pouvait supposer une forme aiguë de tuberculose. Nous étions dans l'angoisse, en proie à des pensées pleines d'amertume. Nous aurions voulu aller au Caucase, passer les mois d'été dans un climat chaud, salubre ; mais les difficultés, le manque de ressources, etc, nous effrayaient.

[M. Olminski](#), qui connaissait notre situation, décida, en secret de nous, et sans demander notre consentement, de parler de notre embarras à Ilitch. Plus tard, Olminski nous raconta que lorsqu'il avait parlé à Ilitch des difficultés que nous traversions, Vladimir Ilitch, saisissant aussitôt une plume et un feuillet de papier, avait griffonné quelques lignes et remis le billet à Olminski. Ilitch était tout entier dans ces quelques lignes, qui montraient sa tendre sollicitude pour ses vieux camarades.

La sollicitude et l'attitude amicale de Lénine envers ses camarades, surtout envers ceux qui partageaient entièrement ses conceptions, ne s'étendaient pas cependant aux personnes qui lui étaient idéologiquement étrangères et hostiles à la conception marxiste. Là il était réservé, sec, et, en cours de lutte, même sévère.

Dès qu'on faisait la connaissance de Vladimir Ilitch, ce qui frappait tout d'abord, c'étaient son tempérament, son dynamisme extraordinaire, la tension constante de tout son système nerveux. Quand il lisait un livre, son appareil visuel et intellectuel travaillait avec une rapidité telle qu'elle semblait aux autres un miracle. Sa perceptivité, pendant la lecture, était phénoménale.

Ma femme fut à même d'observer comment lisait Ilitch, alors qu'elle voyageait avec lui en bateau, de Krasnoïarsk à Minoussinsk. Voici ce qu'elle dit à ce sujet.

Sa couchette était voisine de celle de Vladimir Ilitch. Il avait entre les mains un livre sérieux (en langue étrangère je crois). Une demi-minute ne s'était pas écoulée que ses doigts tournaient déjà la page. Elle lui demanda s'il lisait une ligne après l'autre, ou s'il parcourait simplement les pages du livre. Vladimir Ilitch, un peu étonné de sa question, répondit avec un sourire.

— Je lis, bien sûr... Et très attentivement. Ce livre en vaut la peine...

— Mais comment réussissez-vous à lire aussi vite, une page après l'autre ?

Vladimir Ilitch répondit que s'il lisait plus lentement, il n'aurait pas le temps de lire tout ce qu'il avait besoin de connaître.

Moi-même je me souviens de faits, restés gravés dans ma mémoire. Je me rappelle qu'à Genève, au cours d'une conversation avec moi, enthousiasmé par une idée, il se mit à l'étayer de citations qu'il puisait dans un livre. Il citait très vite, sans hésiter, des demi-pages de texte, qui me semblaient d'un style très coulant. Je m'intéressai au livre et, m'étant assis près d'Ilitch, j'y jetai un coup d'œil : à ma grande surprise, je vis que c'était un livre en allemand.

Le repos ou les plaisirs n'ont jamais été pour Lénine un but en soi, quelque chose de très distinct de son régime de travail. Le but de sa vie, sa raison d'être, a été une lutte incessante pour le Parti, pour la cause du prolétariat, pour la refonte révolutionnaire du monde dans l'intérêt des travailleurs. Pour atteindre ce but, il n'a ménagé ni ses forces, ni sa santé, ni même sa vie. Mais, de temps en temps, son organisme fatigué et son système nerveux épuisé, réclamaient avec insistance du repos et l'obligeaient à s'arracher au travail accablant. Et si des circonstances, indépendantes de sa volonté (en exil, par

exemple) lui permettaient des loisirs plus qu'à un autre moment, il s'efforçait d'utiliser ces heures de repos supplémentaires pour fortifier sa santé, pour entraîner ses forces en vue d'un futur travail intense.

De tous les sports, il préférait la chasse. D'ordinaire, le résultat de ses excursions cynégétiques – c'est-à-dire la quantité de gibier abattu – n'était pas brillant. Mais cette circonstance ne décourageait pas le moins du monde Vladimir Ilitch. Il avait tout de même le temps de satisfaire son instinct de chasseur, lorsqu'il s'approchait, avec mille précautions, du gibier perché sur un arbre, mesurait d'un œil « exercé » la distance qui le séparait d'un quelconque pivert, appréciait à l'avance la « justesse » de son coup d'œil, et ne se chagrinait guère si le gibier, après un « coup de feu mortel » ne dégringolait pas vers la terre, mais prenait son vol et disparaissait dans l'azur du ciel.

Parfois, après nous être entendus au préalable, toute notre confrérie social-démocrate exilée se rassemblait en un point déterminé pour passer le temps « en famille ».

Ordinairement, on se réunissait à Minoussinsk, parfois à Choucha¹ chez l'hospitalier Ilitch, et deux ou trois fois au village de Ermakovskoïé où nous habitions, ma femme et moi, de même que les Vanéev, les [Silvine](#), [Kournatovski](#) et [Panine](#).

Le logement où s'entassaient les « congressistes », s'emplissait de tapage, de rumeur et de joyeux rires. Tous avaient hâte de parler, de rire, de discuter à satiété. Ilitch était le plus alerte, le plus vif, le plus joyeux de nous tous. Au cours des dernières semaines, il avait accumulé bon nombre de questions qu'il voulait soumettre à la discussion générale. Il fallait accorder une attention soutenue au dernier numéro du journal *Rabotchaïa Mysl* [la Pensée ouvrière] où les « jeunes » en étaient arrivés à débiter des absurdités opportunistes grosses comme eux. Et puis *l'Anti-Bernstein* de [Kautsky](#), offrait, lui aussi, matière à une causerie animée. Il y avait encore le fameux néo-kantisme, dont il fallait parler sérieusement, surtout avec [Friedrich Lenghnik](#), qui ne comprenait pas encore très bien ce courant erroné et était prêt à prendre la défense des néokantiens...

Bref, les deux ou trois jours octroyés par le sort, en la personne du chef de la police de Minoussinsk, passaient pour Vladimir Ilitch comme une seule heure de bonheur.

Mais on n'allait tout de même pas discuter et parler sans fin. En été, Vladimir Ilitch et les autres « nemrods » s'en allaient à la chasse. En hiver, on patinait sur le fleuve gelé, et Ilitch, sportif aguerri, filait comme une flèche sur ses patins.

Au moment d'établir le programme vocal, une discussion éclatait souvent entre Ilitch et Starkov, qui aurait bien voulu varier ce programme. Ilitch protestait énergiquement contre la trahison envers nos traditions, et, pour mettre fin au débat, s'empressait d'entonner :

*Marchons au pas, camarades,
Marchons au feu hardiment...*

Lorsqu'il lui semble que les autres exécutants ne chantent pas avec assez de tempérament les passages avantageux, il se met à diriger énergiquement, les yeux flamboyants, en agitant les bras, en tapant du pied avec impatience et en soulignant de la voix les passages favorisés ; ce faisant, il lui arrivait de scandaliser V. Starkov, en haussant une note importante d'un demi-ton, voire d'un ton entier :

*Et nous planterons sur la terre
Le drapeau fraternel du travail !*

La nature du sportif né qu'était Ilitch se manifestait surtout quand il jouait aux échecs. On sait que Marx, Engels et [W. Liebknecht](#) aimaient beaucoup ce jeu ; lorsque Marx perdait une partie, il se

1. Choucha, nom abrégé du village de Chouchenskoïe. (N.R.)

montrait vivement irrité et nerveux, Vladimir Ilitch qui aimait ce jeu autant que Marx, ne s'irritait et ne se fâchait jamais quand il essayait un échec.

Une demi-heure à peine après que j'eus fait connaissance avec Vladimir Ilitch, à Minoussinsk, nous nous affrontâmes sur l'échiquier. Starkov et Krjijanovski, que j'avais toujours battus jusqu'alors, avaient une très haute opinion de mon art d'échequiste et s'étaient empressés de « mettre aux prises » deux « grands-maîtres ». Au reste, moi-même je me leurrai de l'espoir que je ferais toucher terre à ce nouvel adversaire. Mais je perdis, coup sur coup, la première, la deuxième la troisième et la quatrième parties. Après quoi, je dus humblement reconnaître la supériorité manifeste de mon adversaire et accepter de jouer une partie avec une compensation de sa part, c'est-à-dire qu'au début de la partie il me cédait une pièce, le fou ou le cavalier, ce qui égalisait les chances de gain.

Un des souvenirs les plus agréables pour moi, ce sont les parties que je faisais avec Vladimir Ilitch par correspondance. À chaque visite du facteur, je recevais une lettre où Ilitch, en plus d'un coup aux échecs, en réponse au mien, n'oubliait jamais de me faire part de ses plans littéraires. Ses lettres – j'en avais une vingtaine – me furent confisquées plus tard par les gendarmes, au cours d'une perquisition ; et c'est ainsi qu'elles ont été perdues à l'Okhrana.

Mais même aux échecs, à son jeu favori, Vladimir Ilitch ne consacrait que des bribes de temps. Ainsi, je me rappelle mon arrivée à Pétrograd, à la fin de novembre 1917. Au moment de la Révolution d'Octobre, je me trouvais en province (dans la ville d'Orcha) où, avec un groupe de camarades, je faisais tous mes efforts pour bloquer dans ce nœud ferroviaire les nombreux convois armés dépêchés du front occidental à la rescousse de [Kérenski](#) par les partisans du gouvernement bourgeois renversé. Je n'avais pas vu Vladimir Ilitch depuis le jour de son départ pour la seconde émigration. On peut donc s'imaginer avec quelle impatience je désirais le revoir ; je lui avais demandé une entrevue de dix ou quinze minutes, à Smolny.

Je voulais faire tenir une foule de choses dans cet entretien de quinze minutes. Je craignais que ce rendez-vous si court ne passât comme un instant fugitif : je n'aurais le temps de rien dire d'utile, d'essentiel. Et voici que ma langue articule je ne sais quelles phrases insignifiantes, je m'enquiers de la santé d'Ilitch, de son humeur, etc. ; seuls mes yeux ne perdent pas leur temps et s'efforcent de lire sur le cher visage le récit des émotions vécues, des nuits blanches, le sentiment de grande responsabilité devant l'histoire pour ce « hardi assaut du ciel », et les enthousiasmes révolutionnaires éprouvés par Ilitch.

— Vladimir Ilitch, demandé-je d'un ton plaisant, si on faisait une partie d'échecs, hein ? Comme alors, vous vous rappelez ?

Seigneur ! Quelle explosion de joyeux rire en cascade s'échappa de la poitrine d'Ilitch à cette proposition ! Ses yeux cessèrent de regarder au loin ; brillants de malice, selon leur habitude, ils examinaient l'original qui avait évoqué les échecs si « à propos ».

— Non, dit-il enfin, d'un ton sérieux, après s'être un peu calmé du rire qui l'avait secoué. Ce n'est pas le moment de jouer aux échecs. Je n'aurai plus l'occasion de jouer, probablement.

Mais j'en reviens à notre exil à Minoussinsk.

À l'époque figurait à l'ordre du jour la lutte contre l'« économisme » déclaré et impudent, variété nationale d'opportunisme, copie du [bernsteinisme](#) étranger. Les « économistes », du type des gens de la *Rabotchaïa Mysl* (connus dans le parti sous le sobriquet de « jeunes » et qui s'étaient proclamés les idéologues venus remplacer les « vieux », c'est-à-dire le courant dirigé par Vladimir Ilitch) avaient toute honte bue. Vladimir Ilitch reçut, par l'intermédiaire de sa sœur [Anna Ilinitchna](#), un projet de plate-forme des « jeunes », dont l'auteur (peut-être en collaboration avec [Prokopovitch](#)) était la fameuse [Kouskova](#). Peu importe que Kouskova n'eût pas reçu de sa confrérie l'autorisation officielle de

publier cette plate-forme. Le document tombé aux mains d'Ilich, exprimait fort bien et dans un style caractéristique le contenu assez faible au point de vue politique, du *Credo* des « économistes », ainsi que l'avait appelé Anna Ilinitchna.

Aussitôt Ilich écrit aux social-démocrates déportés dans le district de Minoussinsk et fixe le jour de leur réunion à Ermakovskoïé, pour élaborer en commun une protestation contre ce « credo » des bernsteiniens de Russie. Dans différents souvenirs, on a suffisamment précisé le lieu, la date et la composition des « congressistes » qui signèrent la « *Protestation* », et je n'en parlerai pas.

Le dernier jour de notre exil arriva.

Vladimir Ilich, joyeux, animé et brûlant d'impatience, ne voulait pas perdre un seul jour, une seule heure, pour les préparatifs de ce long voyage ; sitôt son délai d'exil expiré, en février 1900, il reprit le chemin de la Russie.

Les Krijjanovski et les Starkov partirent avec lui. Seuls ma femme et moi, retenus par la maladie de notre petite fille, reconduisîmes tristement nos camarades. C'est seulement en été 1900 que nous réussîmes à rentrer dans la Russie d'Europe.

En route pour Pskov, où, sur mandat de Vladimir Ilich, je devais remplir les fonctions d'agent de la future *Iskra*, je me rendis de Moscou à Podolsk, chez Ilich (c'était au milieu de juin 1900), pour en recevoir des instructions précises.

Au cours des trois années qui suivirent, je ne vis plus Lénine ; j'entretenais des relations avec lui par lettres, par des correspondances envoyées à l'*Iskra* et par des informations sur la marche de notre travail d'« agents » de l'*Iskra*.

Je ne revis Vladimir Ilich qu'au début de 1904, à Genève : la perspective de faire six ans d'exil dans les régions insalubres de la lointaine Iakoutie ne me séduisant pas, je m'étais évadé de Minoussinsk (où j'avais été envoyé au préalable, jusqu'à mon verdict).

À Genève je ne connaissais que l'adresse de [Plékhanov](#). De la gare, je me rendis directement chez lui. Il m'accueillit aimablement, m'offrit du café à la crème ; mais, au cours de l'entretien, il m'asséna, comme on dit, un coup de hache sur la tête.

— Mais, mon petit père, je vois que vous ignorez tout de la bagarre qui a eu lieu ici, après le congrès. Bientôt les deux moitiés s'entre-dévoreront, et il n'en restera plus que les queues.

Ainsi, par une ironie du sort, j'étais tombé non pas parmi mes amis, non pas chez Lénine, mais dans le camp ennemi, car Plékhanov, bien qu'il déclarât fièrement qu'il restait en dehors de la mêlée et qu'il s'était soi-disant assigné la tâche ingrate de séparer les « batailleurs » en furie, était lui aussi passé, entièrement et sans réserve, « de l'autre côté de la barricade ».

Chaque camarade arrivé à l'étranger devenait aussitôt l'objet des « sollicitations » et des « embobinages » des menchéviks. [Dan](#) et Martov s'évertuèrent à m'inculquer la ferme conviction que Lénine était la cause des incidents qui s'étaient produits au congrès, et qui faisaient peser sur le parti la menace d'une scission. Les deux amis, rivalisant dans leurs efforts pour me « farcir » d'innombrables anecdotes et de scènes de genre arrivées pendant le congrès, s'interrompaient l'un l'autre à tout moment, exactement comme le faisaient Bobtchinski et Dobtchinski dans l'immortelle comédie de Gogol² ; ils s'efforçaient de m'« accaparer » au plus vite, pour que ma voix vînt se joindre au chœur des menchéviks.

À peine étaient-ils partis, qu'un nouveau visiteur, [P. Krassikov](#), vint frapper à ma porte. Il me

2. *Le Révizor* (1836).

plaisanta d'être tombé, dès mon arrivée, dans les bras des menchéviks. Puis il me mit au courant des épisodes de la lutte qui s'était embrasée.

— Mais à quoi bon parler ? Allons trouver Vladimir Ilitch. Il aura vite fait de vous polir, s'avise enfin Piotr Ananitch.

Et me voilà de nouveau en présence d'Ilitch. Il a l'air très las, à bout de forces.

Il m'interroge sur ma santé, sur ma famille, etc.

Enfin Krassikov intervient :

— Vladimir Ilitch, si je vous ai amené cet homme, c'est pour que vous dissipiez tous ses doutes.

— À quoi bon ? dit Lénine, en souriant. Qu'il se débrouille tout seul. Il n'a qu'à lire attentivement les procès-verbaux du congrès et à tirer les conclusions.

Son conseil était le plus sage.

Je rejoignis à jamais les rangs des bolchéviks.

Le tableau vraiment ignoble de la lutte anarchique contre le parti et les décisions de son congrès que les menchéviks engagèrent au lendemain de ce dernier, suscitait chez Lénine un sourire très triste. Dans son message *Au parti*, rédigé au début de février 1904, Vladimir Ilitch donne une triste relation de la tactique impudente, tactique d'usurpateurs des menchéviks, dont les leaders présentaient à tout moment des ultimatums, exigeant que leurs partisans fussent cooptés dans tous les organismes centraux du parti, ce qui était une négation absolue de la volonté du IIe congrès nettement exprimée.

Vladimir Ilitch écrivait dans ce message :

« En soulevant la question de la cooptation au Comité Central, l'Iskra détruit cet espoir (l'espoir d'un affaiblissement de la crise du parti. - P.L.). Nous ne jugeons plus possible de recommencer le marchandage pour les postes, qui suscite notre dégoût. À défaut d'une autre issue, nous aurions même préféré remettre toutes les baguettes de chef d'orchestre à la minorité, si elle n'est décidément plus capable de travailler au sein du parti, autrement qu'aux postes supérieurs. Nous sommes toujours plus disposés à cette démarche, à mesure que la nouvelle et détestable maladie de notre mouvement se prolonge, à mesure que ces mesquines querelles, d'autant plus intolérables qu'elles sont plus mesquines, deviennent chroniques. »

« Mais, écrit Lénine, nous voudrions d'abord connaître, avec le maximum de précision, l'opinion du parti ; nous voudrions compter également avec l'opinion des milieux révolutionnaires, surtout en Russie. » Mais c'était justement ce que les chefs menchéviks redoutaient par-dessus tout.

Ilitch avait conçu dès le début de 1904 le projet de convoquer le IIIe congrès du parti. C'est pourquoi il fondait de grandes espérances sur la session suivante du Conseil du parti, à la fin de janvier 1904. Non pas qu'il escomptât une réussite au moment de l'élaboration des résolutions du Conseil – il savait bien que sur chaque question les trois menchéviks (Plékhanov, Martov, [Axelrod](#)) feraient obstruction aux deux bolchéviks (Lénine et Lenghnik), de sorte qu'aucune des propositions bolchéviques n'avait la moindre chance d'être adoptée au Conseil. Lénine allait donc au Conseil en préparant à l'avance ses nerfs à une série de vexations personnelles de la part du venimeux chicaneur Martov, et du majestueux Jupiter-Plékhanov, qui jouait éternellement son meilleur rôle. Ce qui importait pour Lénine, c'était d'avoir des documents, les opinions, consignées par écrit, que les chefs menchéviks auraient émises au Conseil du parti ; il voulait s'en servir pour mobiliser l'opinion publique du parti et faire de l'agitation en faveur d'un nouveau congrès.

Pour les bolchéviks, la question du secrétaire du Conseil était très importante. Lénine et Lenghnik protestaient énergiquement contre la désignation de Blumenfeld ; ils motivaient leur protestation, en disant que Blumenfeld était trop expansif, trop imprudent.

Lénine et Lenghnik avaient proposé au rôle de secrétaire la candidature de Bytchkov (j'avais émigré à l'étranger, muni d'un faux passeport délivré au nom de Bytchkov, et je gardai ce pseudonyme pendant un certain temps, à l'étranger).

En réponse, Plékhanov, tout en acceptant la candidature de Bytchkov « de notre côté », c'est-à-dire du côté des membres bolchéviks du Conseil, propose, au nom de la rédaction, la candidature de F. Gourvitch (c'est-à-dire de Dan). Mais Lénine et Lenghnik ne veulent pas non plus entendre parler de Dan. Le motif : son attitude inadmissible envers le Comité Central, que la partie bolchévique entend soumettre à l'examen du Conseil.

Pendant les pourparlers au sujet des secrétaires, Lénine écrit à Plékhanov : «... *Appréciant le Conseil, comme instrument d'union et d'entente (et non de désunion et de dissension), nous avons proposé d'emblée un secrétaire qui n'a pris aucune part aux dissensions et contre la candidature duquel l'autre partie n'a élevé aucune protestation.* »

À quoi tient donc cette susceptibilité de Lénine dans le choix des secrétaires ? C'est très simple : pour Lénine, qui fondait des espérances sur les procès-verbaux, en tant que documents devant dire la vérité à tout le parti, le choix de la personne ou des personnes qui consigneraient dans les procès-verbaux les débats des parties au Conseil, était une question d'importance primordiale. Tandis que pour Plékhanov et pour les autres membres menchéviks du Conseil, qui avaient fermement décidé de ne pas permettre la publication des procès-verbaux, cette question n'avait pas une grande importance. De toute façon, se disaient-ils, les procès-verbaux seront relégués aux archives du parti, et peu importe ce que les secrétaires auront griffonné là-dedans.

Je ne relaterai pas les séances du Conseil (du 28 au 30 janvier 1904), lorsque je dus consigner les débats en qualité de secrétaire de la part des bolchéviks. Au lecteur qui s'intéresse à cet épisode, je puis recommander de prendre connaissance de ces procès-verbaux, imprimés dans le Xe *Recueil Lénine* (pp. 181- 277). Ils reproduisent, avec une exactitude presque sténographique, les discours des participants du Conseil, et je puis en être fier. Mais je ne peux me pardonner une bévue, qui provoqua chez Vladimir Ilitch un grand dépit et une explosion de colère. Voici les faits.

J'avais mis en ordre mes notes, je les avais accordées avec les remarques du secrétaire menchévik et j'avais remis ce gros cahier à Vladimir Ilitch qui devait revoir et signer le procès-verbal.

Lénine avait fait quelques corrections et adjonctions dans la notation de ses discours et avait signé le procès-verbal. Lenghnik l'avait signé, lui aussi. Il ne restait plus qu'à obtenir les signatures de Plékhanov, Martov et Axelrod. Vladimir Ilitch m'avait conseillé d'être très prudent lorsque j'aurai affaire à ces compères, et de ne pas perdre de vue le précieux document.

Je m'en fus trouver Martov.

— Iouli Ossipovitch, voici les procès-verbaux du Conseil... Nous les avons rédigés en commun avec N.N. (le secrétaire menchévik), de sorte qu'on ne saurait douter de leur objectivité. Signez-les, je vous prie.

— Laissez-moi ces procès-verbaux, j'en prendrai connaissance et je vous les rendrai demain.

— Non, Iouli Ossipovitch, je vous prie instamment de les revoir tout de suite... Je voudrais me débarrasser au plus vite de cette affaire... Après vous, je dois encore passer chez Plékhanov, pour

recevoir sa signature.

— Mais je peux moi-même les faire signer par Plékhanov et Axelrod. En somme, qu'est-ce qui vous inquiète ?...

— C'est que, voyez-vous... Nous n'avons qu'un seul exemplaire de ces procès-verbaux... Ils peuvent être perdus... Et moi, en ma qualité de secrétaire, je réponds de ce document...

— Comment pourraient-ils être perdus ?! Je ne suis pas un étourdi, pour perdre des documents. Je vous ai dit que je vous rendrais bientôt ces procès-verbaux... Je vous donne ma parole d'honneur, si vous voulez... Que vous faut-il encore ?...

La parole d'honneur de Martov me désarçonna. Je lâchai le précieux document.

Le cœur lourd, je revins faire mon rapport à Lénine.

Quand il sut que j'avais laissé les procès-verbaux chez Martov « jusqu'au lendemain », il entra en fureur. comme je ne l'avais jamais vu auparavant et comme je ne le revis jamais après. Il me soumit à la plus féroce exécution verbale.

— Si vous avez l'âme candide d'un nouveau-né, lança-t-il à mon adresse, pourquoi vous chargez-vous d'une sérieuse mission politique ?!

J'essayai de me justifier d'une voix blanche, en pleurant presque :

— Mais Martov m'a donné sa parole d'honneur...

— Ah, taisez-vous, s'il vous plaît !.. Quelle sainte candeur !....

Et qu'en pensez-vous, lecteur ? Martov tint-il sa « parole d'honneur » ? Non, évidemment. Il ne voulut même jamais me donner d'explications à ce sujet.

C'est ainsi que j'appris ce que valait la « parole d'honneur » d'un menchévik...

En 1904, le groupe des bolchéviks de Genève avait décidé de célébrer l'anniversaire de la Commune de Paris, avec une solennité particulière. N'était-ce pas notre fête ? Les gens de la nouvelle *Iskra* – les menchéviks – ne songeaient pas même à la marquer, car, qu'était pour eux la Commune ?! Une date historique insignifiante, un épisode infime, qui avait démontré au monde entier que les communards n'auraient pas dû prendre les armes.

Nous avons choisi pour le meeting une grande salle qui, à l'heure de la fête, se trouva bondée. Notre groupe m'avait chargé d'assurer la présidence du meeting. En ouvrant la séance, je devais, d'après un programme établi au préalable, faire un discours sur la révolution de 1848 en Allemagne. J'étais un mauvais orateur ; je répétais, comme un écolier, les pensées de Marx devant une foule de deux mille personnes. Je me rappelle seulement qu'à un passage de mon discours, Ilitch leva sur moi un regard interrogateur. Apparemment, j'avais fait une gaffe qui lui avait blessé l'oreille. Confus et découragé, je terminai rapidement mon discours et, après avoir reçu ma part de maigres applaudissements, je me hâtai de passer la parole à Vladimir Ilitch. Lui, justement, était en forme ; on sentait qu'il était heureux, ne fût-ce que pour une heure, d'oublier les querelles de Genève, les chamailleries au sujet des cooptations, les sorties hystériques de Martov, l'ignoble politicaillerie de Dan, la frénésie de Trotski, ce Narcisse épris de lui-même, les prophéties talmudiques d'Axelrod, – il était heureux d'oublier tout cela, et de s'absorber dans l'appréciation des œuvres de la Commune de Paris.

Dans la foule qui s'écoulait après le meeting, j'entendis des opinions émises sur l'intervention de

Lénine par des menchéviks du rang :

— Ah, disaient-ils, voilà un chef véritable ! C'est un chef comme celui-là qu'il nous faudrait !

Quand il eut achevé sa brochure *Un pas en avant, deux pas en arrière*, Vladimir Ilitch sentit un tel besoin de repos, qu'il partit immédiatement avec Nadejda Konstantinovna, dans la montagne, pour y errer à pied, sac au dos.

Nous autres, bolchéviks du rang, nous sentions d'instinct qu'en présence de cette bataille de fractions, il aurait été opportun de rentrer à coups de poing dans la physionomie des menchéviks, en usant des procédés de « boxe » qui distinguaient les attaques des menchéviks. Ils se moquaient de nous sur les pages de la nouvelle *Iskra* ; eh bien, à notre tour, nous allions frapper l'adversaire à la mâchoire par des plaisanteries mordantes, des pamphlets, des caricatures !

L'*Iskra* se permet de traiter les bolchéviks à l'étranger comme des gens qui se sont à tort approprié le titre de membres du parti. Liadov écrit une lettre ouverte à Plékhanov (à dire vrai, toute notre collectivité avait rédigé cette lettre dans un café, comme les Zaporogues du tableau de Répine, qui écrivent une lettre au sultan turc) ; l'ours irrité sort de sa tanière et commence à rugir pour intimider l'adversaire : « *Je, soussigné Guéorgui Valentinov, fils de Plékhanov, de la noblesse de Tambov...* » Et notre bande de hurler : « *Hourra au seigneur de Tambov ! Place au seigneur de Tambov !* »

Mais le railleur le plus acharné, le plus insupportable pour les menchéviks, était l'infatigable pamphlétiste Galiorka (Olminski), dont le rôle littéraire dans cette période est bien connu de tous ceux qui étudient l'histoire de notre parti.

L'auteur de ces lignes se trouva aussi une spécialité dans cette campagne de lutte littéraire contre les menchéviks.

Dans l'annexe au n° 67 de l'*Iskra* du 1er juin 1904, figurait un article de L.M. (Martov), intitulé : « *En avant ou en arrière ?* » avec le sous-titre : « *En guise d'oraison funèbre* ». Dans cet article, Martov « faisait bonne figure à mauvais jeu », avec l'air de dire que le livre de Lénine *Un pas en avant, deux pas en arrière* n'avait pas atteint son but (or, les gens de la nouvelle *Iskra* attendaient avec une très grande frayeur la parution de cette brochure).

Dans ma lointaine jeunesse je m'étais amusé à caricaturer mes professeurs. Je repris la plume. L'« oraison funèbre » de Martov, qui s'était avisé d'enterrer politiquement Lénine, me fit penser aux souris, enterrant le chat qui était « pendu » par les pattes. Au bout d'une demi-heure, la caricature « *Les souris qui enterrent le chat* », était prête. L'effet que produisit ma caricature fut inattendu pour moi. En regardant mon dessin Ilitch riait aux larmes ; il exigea que je publie mes « souris » à l'aide d'une pierre lithographique.

Depuis lors, pas une de mes caricatures, éditées avec les fonds de notre caisse bolchévique, ne se passa des conseils et de la sanction de Vladimir Ilitch ; visiblement, il approuvait nos méthodes de lutte contre les menchéviks (sarcasmes mordants de Galiorka, caricatures d'Oline-Lépéchinski, etc.). Il exigeait simplement que nous ne dépassions pas la limite des attaques politiques, sans nous abaisser aux railleries mesquines, à propos de telle ou telle particularité de tel ou tel adversaire. Je me rappelle, par exemple, qu'en examinant le sourire aux lèvres, mon dessin avec des souris, déjà prêt à être reproduit sur une pierre lithographique, il devint soudain très sérieux, fronça les sourcils et me dit :

— Camarade Oline, qu'y a-t-il de politique dans cette allusion : « *Un dernier verre de kéfir* » ? Il faut corriger ça.

La vérité est que dans la troisième partie de la série de caricatures « *Les souris qui enterrent le chat* », j'avais mis dans la bouche d'une vieille souris à tête d'Axelrod, exécutée par le chat ressuscité,

cette clameur d'agonie : « *Un dernier verre de kéfir* », rappelant ainsi que Pavel Borissovitch Axelrod possédait en Suisse un débit de kéfir qui lui procurait des moyens d'existence, Cette soite allusion avait blessé l'oreille d'Ilich par son manque de tact et l'absence de toute signification politique. Confus, je me hâtai de corriger mon erreur.

Trotsky, l'auteur de la brochure *Nos tâches politiques*, nous était particulièrement odieux ; ce renégat vilipendait la vieille *Iskra*, qu'il traitait de feuille démocratique destinée aux intellectuels bourgeois radicaux, et calomniait Lénine de toutes les manières. C'est pourquoi, dans mes caricatures politiques, je représentais, avec un plaisir particulier, Trotsky. ce Narcisse épris de lui-même, ce Balalaïkine³, tantôt sous l'aspect d'un souriceau dansant le cancan sur le « cadavre » d'un chat prêt à ressusciter, tantôt sous les traits d'un petit fonctionnaire de police, en train de téléphoner sur l'ordre de « leur noblesse » (le chef de la police du quartier), etc, etc.

Après la parution de la brochure *Un pas en avant, deux pas en arrière* Lénine réunit à Genève une conférence des 22 camarades partageant ses conceptions, pour élaborer la plate-forme des bolchéviks sous le mot d'ordre de la lutte en faveur de la convocation du IIIe congrès.

Les affaires des bolchéviks s'amélioraient. Ils avaient maintenant leur propre organe et leur centre d'activité pratique (le Bureau des comités de la majorité) ; ils ralliaient autour d'eux tous les éléments sains du parti, ils préparaient la convocation du IIIe congrès. Pendant ce temps-là, les menchéviks, qui se compromettaient de plus en plus, en étaient arrivés à un monstrueux opportunisme tactique.

En novembre 1904, nous, les bolchéviks de Genève, reçûmes l'ordre de nous rassembler à telle date à la cantine d'Oline (qui nous servait de club du parti). Le restaurant s'anima. Le groupe des bolchéviks de Genève était au complet. Lénine arriva.

Il y avait longtemps que nous n'avions vu sur son visage un sourire aussi clair, aussi joyeux. Très content, il se frottait les mains, riait de son petit rire de la gorge ; et ses yeux étaient redevenus ceux d'autrefois, les vrais yeux d'Ilich pleins d'un humour joyeux et pétillants de sarcasme. Tout son aspect rappelait un chasseur heureux, qui a longtemps guetté un oiseau rare et l'a enfin pris dans ses rets.

En effet, il avait pris les menchéviks en flagrant délit de mensonge opportuniste. La rédaction de *l'Iskra* avait publié une lettre aux organisations du parti, adressée uniquement aux « membres du parti », où elle exposait son fameux plan « banqueteur » de la campagne des zemstvos⁴ Je ne reproduirai pas ici le contenu de cette lettre ni la réponse de Lénine : « *La campagne des zemstvos et le plan de l'Iskra.* » Le parti put se convaincre et eut plus tard des occasions toujours plus nombreuses de se convaincre que les menchéviks avaient ajouté à leurs divergences avec la majorité du parti dans les questions d'organisation, des divergences nouvelles portant sur les questions de tactique ; V. Lénine les démasqua aussitôt.

3. Balalaïkine, personnage de *l'Idylle moderne* de M. Saltykov-Chtchédrine. Balalaïkine est le type du bavard libéral, aventurier et menteur. (N.R.)

4. Il s'agit du plan menchévik de soutien de la « campagne des zemstvos », organisée par les libéraux bourgeois, depuis l'automne de 1904 jusqu'à janvier 1905. Cette campagne consistait en congrès, réunions et banquets, où l'on prononçait des discours et où l'on formulait des revendications constitutionnelles modérées. Lénine soumit à une violente critique la position menchévique de soutien de la « campagne des zemstvos ». (N.R.)

Mes dernières rencontres avec Lénine

Nous étions beaucoup et lui, il était seul. Chacun de nous avait sa petite tâche à accomplir, la sienne était immense. Il aurait été absurde de prétendre se faire souvent remarquer par lui et être l'objet de son attention en dehors des rapports de parti ou de service. Aussi, rares sont ceux qui, même parmi ses vieux camarades, peuvent se vanter d'avoir eu des rencontres fréquentes avec Lénine, surtout durant les dernières années de sa vie ; il y en a très peu qui ont quelque chose à raconter sur ces rencontres, ces conversations qu'ils ont eues avec lui et sur ce qu'ils ont rapporté de ces contacts.

Au temps lointain où nous étions en déportation ou en émigration, j'eus souvent l'occasion de coudoyer Lénine. Mais après son retour de l'étranger en 1917, j'eus rarement le bonheur de le voir et de converser avec lui. Ces rares instants m'étaient d'autant plus précieux. Aussi, je m'excuse d'avance auprès du lecteur de ne pouvoir lui raconter que peu de choses sur ces entrevues. Je ne suis encouragé dans mon intention que par l'idée que chaque petit rien, chaque petit fait qui caractérise la personnalité de Lénine présente de l'intérêt pour toute personne qui l'honore.

Voici l'une de mes dernières rencontres avec lui.

Juste avant l'invasion de la province de Moguilev par les légionnaires polonais, j'attrapai l'un des derniers trains et me rendis à Pétrograd. Dès mon arrivée, je cherchai à voir Lénine. Je me rendis à Smolny. Je compris aussitôt que je faisais une sottise. On me dit qu'il était terriblement occupé. Je le savais, je me rendais compte qu'il était honteux de lui voler sans raison valable les précieux instants de son temps, mais il avait promis de m'accorder 10 ou 15 minutes d'entretien, et, pour rien au monde, je ne voulais manquer cette occasion.

Inutile de décrire la joie qui m'envahit lorsque je me trouvai devant lui. Nous nous embrassâmes, et nous mîmes tout de suite à discuter. J'avais tant de choses à lui dire, je voulais lui communiquer mes pensées sur les événements grandioses qui se déroulaient alors, obtenir de lui de nombreuses réponses à des questions obsédantes, bref, lui ouvrir mon cœur et apprendre de lui nombre de choses intéressantes. Mais hélas, je savais que ces quelques minutes passeraient comme un instant, et que je n'arriverais jamais à tout dire pendant cette rapide conversation décousue ni à en rien tirer d'utile pour mon cœur et mon esprit. Pendant que nous échangeions des phrases banales, je cherchais à lire sur ce visage si cher le récit des événements qu'il avait vécus.

Ce visage d'une pâleur de cire, amaigri, mais où se reflétait une ardente vie intérieure, était passionnant. Ces yeux, habituellement rieurs, ces yeux malicieux de Lénine brillaient maintenant d'un éclat fiévreux. Ils regardaient dans le lointain. Ce qu'ils voyaient n'était pas ici, mais quelque part au-delà des limites du temps et de l'espace. Peut-être qu'ils entrevoyaient déjà, ces yeux scrutateurs, les contours du lendemain. Qui sait ?

— Dites donc, Ilitch, lui dis-je en plaisantant, et si nous faisons un jour une partie d'échecs, hein ? Vous vous rappelez le bon vieux temps ?

Lénine se mit à rire. Ses yeux cessèrent de scruter le lointain et reprirent leur expression ordinaire, malicieuse, pour regarder cet original qui s'était si « à propos » souvenu des échecs.

— Non, dit-il enfin sérieux. Maintenant, le temps n'est plus aux échecs. Je ne jouerai probablement plus jamais.

Il se rendait déjà compte que dorénavant, chaque parcelle de son temps, de ses forces, devait être entièrement consacrée à la poursuite de cette gigantesque entreprise inaugurée par Octobre.

Un autre épisode.

C'était en été 1918. J'étais entièrement absorbé par mon travail dans l'Instruction publique. J'avais déjà eu le temps de faire venir ma famille de la région de Moguilev et, comme tous les bons Soviétiques, nous luttons contre les prétentions inopportunes de notre estomac qui n'acceptait qu'avec répugnance les galettes faites avec des épiluchures de pommes de terre et exigeait impérieusement des choses plus substantielles et plus appétissantes.

Mais voici qu'un jour, nous eûmes la visite de Kroupskaïa. Elle vint avec Véra Vélitchkina, et, peu de temps après, on vit arriver Lénine lui-même qui avait eu l'idée de voir les nouvelles créations de mon crayon « humoristique ».

En cette occasion, je chargeai ma femme de trouver coûte que coûte de la farine blanche et du cheval (la seule viande qu'on trouvait à cette époque) pour pouvoir mettre sur la table une terrine de pelméné (oreillettes farcies de viande) dégageant une fumée appétissante.

Mais hélas, ni Lénine ni Kroupskaïa ne touchèrent à ce mets « de choix », car la présence de la farine attestait que l'affaire avait dû se passer avec la participation de quelque personnage du marché noir. Or, on menait à l'époque une lutte sans pitié contre celui-ci. Après cela, je trouvai tout à coup un goût détestable à ces malheureux pelménis.

Mais en revanche, Illitch « se délecta » de mes caricatures. Sur un de ces dessins, il figurait lui-même dans le rôle du Jupiter Tonnant en train de juger un « criminel », un chef de département de notre commissariat du peuple (pour une erreur dans la politique de l'Instruction publique). Le coupable est menacé d'exécution. On le maintient solidement. Il se tord comme une anguille. Arrive le commissaire du peuple adjoint, poussé par la curiosité. Dans le méli-mélo qui se produit ensuite, le bourreau se méprend, jette son sac sur le curieux et lui fait subir la punition destinée à son chef qui sourit perfidement derrière la porte où il s'est réfugié. Quand la méprise est découverte, Jupiter constate étonné : « *Tiens... On dirait qu'on a pris les vessies pour des lanternes.* »

La caricature avait pour but de montrer la manière dont [Lounatcharski](#) se dégageait souvent de ses responsabilités, comment [Pokrovski](#) beaucoup moins habile, devait payer les pots cassés.

D'une façon générale, le commissaire du peuple adjoint avait toutes les raisons d'être mécontent de sa situation « intermédiaire » : les fréquents voyages de son supérieur lui faisaient prendre goût à la direction. Le dessin suivant, qui en témoignait, était intitulé « *Elie et Elisée de nos jours* ». Le commissaire du peuple, Elie, s'envole tout joyeux dans son char vers une ville perdue dans les nuages, laquelle est facilement reconnaissable à la flèche de la cathédrale Pierre-et-Paul, alors que le commissaire du peuple adjoint, Elisée le suit des yeux, en le maudissant. Et il envie son homonyme biblique qui avait au moins cette consolation qu'Elie, monté au ciel, n'en redescendait plus jamais.

Lénine rit beaucoup, en regardant ces dessins et d'autres. Il goûta particulièrement celui représentant la séance de notre collègue du Commissariat du peuple à l'Instruction publique où [Pozner](#), tout plein de son rôle de « régent » dans ce commissariat, est en train de prononcer un discours, Lépéchiniski boit ses paroles, Pokrovski, fâché, l'écoute d'un air renfrogné, et le vieux Sternberg (professeur d'astronomie, décédé aujourd'hui) dort paisiblement dans son fauteuil.

Tous les dessins passaient des mains de Lénine à celles de Véra Vélitchkina qui les parcourait des

yeux avec plaisir. Tout à coup, Ilitch mit une caricature de côté. Piquée de curiosité, Vélitchkina voulut à tout prix la voir, mais il dit d'un ton catégorique :

— Non !

— Pourquoi ? dit celle-ci, en s'échauffant. Y a-t-il là quelque chose d'indécent qui ne puisse être montré ?

Lénine prit ma défense.

— Voyons, voyons ! Lépéchinski est incapable de cela...

— Dans ce cas, je ne comprends absolument rien, pourquoi donc... ;

— Inutile d'insister, coupa Ilitch, et il passa le dessin en cachette à ma fille.

Cher Ilitch ! Que de tact et de délicatesse ! Il connaissait bien la sensibilité de Vélitchkina et avait préféré faire face à son indignation que lui montrer la sotte caricature où sa section (hygiène scolaire) était représentée sous l'aspect d'une grosse vache (avec la tête de Vélitchkina) dévorée du côté de la queue par une vache maigre qui ressemblait beaucoup à V. Pozner. La caricature faisait l'écho à la guerre, qui se déroulait alors dans le Commissariat du peuple à l'Instruction publique, entre la section de l'école et la section d'hygiène scolaire. Vera Vélitchkina se plaignait à tout le monde que Pozner avait l'intention de mettre la main sur sa section.

En automne 1918, l'atmosphère du collège du Commissariat du peuple à l'Instruction publique étant chargée de « contradictions dialectiques » et me sentant superflu (j'en jugeais d'après certains symptômes d'inimitié que Pokrovski manifestait à mon égard), je n'attendis pas la solution naturelle de ces contradictions et, avec la bénédiction de Lénine, je partis avec plusieurs camarades pour la province me livrer à des « expériences d'action culturelle à la campagne ».

Je ne vais pas conter ici cette période de mon activité (j'ai déjà eu l'occasion de m'y arrêter dans le n° 3 de 1919 de la revue mensuelle *Édification socialiste* publiée à Moscou (Article « *Que faire ?* »), je dirai seulement que dès mon retour à Moscou en janvier 1919, j'eus hâte de voir Lénine afin de lui faire part de mes impressions de la campagne. Comme il ne manifesta pas l'impatience d'un homme très occupé qui attend avec ennui la fin de la visite, j'eus le plaisir de lui faire mon rapport sur ce dont j'avais été le témoin à la campagne, je lui racontai ce que j'avais eu le temps d'apprendre sur la disposition d'esprit des paysans et comment se présentait le moujik de l'époque (1919).

Voici ce que je lui dis :

« Dans notre village, le mot d'ordre : former des « exploitations de village », jouit d'une grande popularité non seulement parmi les koulaks, mais aussi parmi certains groupes de paysans pauvres... Voici l'essentiel de ce « système ». Toutes les exploitations d'un village donné sont divisées, conformément à l'ordre existant et sur la base de la libre association, en groupes (exploitations riches et pauvres mélangées) ; on les répartit dans les limites des terres rattachées au village en tenant compte des particularités de celles-ci. Dans chaque village, on procède à un partage des terres proportionnellement au nombre des membres des familles, mais avec suppression obligatoire du système des enclaves. La partie la plus pauvre du village a le droit de compter sur l'aide des foyers riches, de sorte que le cheval du riche paysan Piotr sera à la disposition d'Ivan, qui n'en a pas, quand il aura besoin de labourer son champ. Et tout cela non pas selon le principe de fermage ou de servitude, mais tout simplement selon des rapports de bon voisinage, gratuitement. Et pour qu'il ne reste aucun doute au sujet de la haute probité de ce projet, ses partisans s'empressent de vous rassurer : « Et pour ce qui est des impôts, c'est-à-dire pour ce que nous devons payer aux bolchéviks, là, il n'y aura pas de chicanes : on demandera la dixième partie, soit, la cinquième, va pour la cinquième. » Et les pauvres, prêtant l'oreille à ces douces paroles pleines

d'une haute sagesse, approuvent tout : les principes équitables du partage de la terre, la suppression du système des enclaves, la solution rationnelle de la question relative aux parcelles, l'attitude généreuse de Piotr à l'égard d'Ivan, chuchotent avec volupté : « C'est ça, c'est ça, c'est bien ce qu'il nous faut »⁵

On peut dire que cette tendance à l'absorption de la paysannerie pauvre par les koulaks, dès les premières années du pouvoir des Soviets, n'avait pas échappé à la perspicacité de Lénine. Il est probable qu'il avait écouté les centaines de messagers venus par hasard lui porter des nouvelles de ce monde paysan agité. Du moins, je me rappelle bien comme Lénine s'était intéressé à mon récit, que son visage las s'était animé et que par une série de questions adroitement posées, il me fit dire tout ce qu'il voulait savoir.

Mais quand je me mis à philosopher sur la politique à suivre dans le problème paysan, sur la manière de conduire les paysans au socialisme, il se renferma à nouveau et ne dit plus rien, de sorte que, gêné par son mutisme, je finis par m'écrier :

— Qu'y a-t-il, Ilitch, vous ne dites rien ? Mais vous devez avoir une opinion là-dessus ?

— Non, me répondit-il. Je ne manquais pas de sens de l'humour au point de ne pas apprécier la portée de ce petit « non » foudroyant.

Je me hâtai de couper court à mon bavardage et de prendre congé.

J'ai envie de rapporter encore un petit détail de cette conversation. Quand je me mis à lui raconter mes impressions sur la campagne, Lénine me demanda quel poste j'occupais en province et à quel travail social je me consacrais là-bas.

Je fus troublé. Il n'y avait pas si longtemps, j'étais membre du collège du Commissariat du peuple à l'Instruction publique et maintenant, je ne suis plus « rien ». Dire que là-bas, à la campagne, j'étais directeur d'une école que j'avais fondée et président de l'organisation communiste du village et du canton ? J'avais honte d'en parler. Aussi, me mis-je à bredouiller (non sans rougir de confusion) que je n'étais pas un très grand personnage à la campagne, mais (je m'accrochai en hâte à ce « mais » justificatif) que je n'en jouissais pas moins en province d'une certaine influence, que j'étais estimé et que quand j'arrivais dans ma petite ville de district ou au chef-lieu de la province (Gomel), les camarades communistes prêtaient volontiers l'oreille à ce que je disais et tenaient compte de mes conseils.

Lénine ne sembla pas réagir à mon bafouillage justificatif. Deux jours après, sur l'invitation de Kroupskaïa, je pris part à une réunion des travailleurs de l'enseignement extra-scolaire ; Lénine y vint aussi pour les encourager par son attention et une allocution. Je saisis avec surprise dans un passage de son petit discours une note très familière. Il disait qu'il ne devait pas y avoir de morgue bureaucratique en Russie soviétique. Sans être un important personnage officiel, on peut faire preuve d'initiative, appliquer son énergie dans une affaire publique utile et gagner la sympathie et l'estime des travailleurs qui écouteront mieux les bons conseils d'un militant honnête et intelligent s'il ne se pose pas en personnage important.

Mon cœur battit de joie. Je ne pus m'empêcher de penser que ce dont parlait Lénine n'était pas sans rapport avec notre récent entretien. Je voulus même croire (car enfin chacun a le droit d'avoir sa part d'illusions agréables) qu'il avait eu l'intention de me donner du courage, car il était peu probable que ma confusion et mon désarroi de la veille aient échappé à ses yeux scrutateurs. Il avait toujours été la bonté et la délicatesse mêmes.

J'aurais bien voulu raconter ici de nombreuses manifestations de cette délicatesse à mon égard et à

5. Je cite de l'article mentionné « *Que faire?* » publié dans l'Édification socialiste. C'est justement ce passage que je racontai à Ilitch. (P. L.)

celui de ma famille, mais craignant de distraire l'attention du lecteur de l'objet essentiel de ce récit, je me bornerai à citer une lettre qui illustre bien la bonté de Lénine.

En 1921, la santé de notre fille, qu'Ilitch et Nadejda Konstantinovna avaient vu grandir, se trouva fortement compromise. On craignait qu'elle ne fût atteinte d'une grave affection pulmonaire. Ce fut pour nous un cruel chagrin. Ah ! si nous pouvions passer l'été au Caucase, dans les conditions bienfaisantes du climat chaud ! Mais un tas d'obstacles ainsi que le manque d'argent s'y opposaient.

Mis au courant de notre situation, Mikhaïl Olminski en parla à Lénine à notre insu. Il nous apprit plus tard que, dès qu'il lui eut dit quelques mots de nos difficultés, Lénine avait saisi un bout de papier, y avait écrit quelque chose et lui avait de mandé de nous remettre cette note. En voici le texte authentique.

La note était écrite sur un papier à en-tête (République Fédérative Soviétique de Russie. Président du Conseil des Commissaires du Peuple. Moscou, Kremlin) et datée du 5.V.1921 de la main de Lénine.

*« Au camarade Froumkine,
Rostov-sur-le-Don*

*et au camarade Ordjonikidzé,
Tiflis ou Bakou*

ou à leurs adjoints

Je vous prie instamment de prêter votre aide à Olga Lépéchinskaïa atteinte de tuberculose pour qu'elle puisse suivre un traitement. Veuillez aussi prendre soin de ses parents, Pantéléïmon Nikolaïevitch et Olga Borissovna Lépéchinski, vieux bolchéviki, qui se feraient serupule de requérir une aide. Or il faut les aider et les soutenir.

Je vous prie de me faire savoir ce qu'on aura fait pour les assister.

Avec mes salutations communistes.

Lénine »

Ah, ce cher, ce bon Ilitch ! Comme il était attentionné et délicat envers ses vieux bolchéviki. Il avait tenu compte de ce Froumkine qui pouvait être absent, aussi s'était-il souvenu du camarade Ordjonikidzé et, à tout hasard, de leurs adjoints. Il avait prévu aussi que ses protégés n'auraient pas le courage de requérir eux-mêmes cette aide, et il propose à ses correspondants de faire preuve d'initiative et de venir en aide à ses vieux camarades. Enfin, pour que cette affaire n'échappe pas à l'attention de Froumkine et d'Ordjonikidzé toujours débordés de travail, il leur demande de le tenir au courant.

Lénine est tout entier dans ces quelques lignes, plein de sollicitude, de sens du concret, pratique, prévoyant les moindres détails de l'affaire qui l'intéressait. Cette fois-ci, je n'ai pas mis à profit les possibilités que m'offrait la lettre mentionnée, mais l'attention manifestée par Lénine envers ma famille et envers moi restera l'un de nos souvenirs les plus chers.

Je me souviens d'autres rencontres que j'ai eues avec lui, Mais je sens qu'il est temps de terminer mon récit. Je dirai seulement qu'il ne laissait jamais sans conseil ou encouragement un camarade qui cherchait son appui moral. Ainsi, par exemple, la veille de mon départ pour Tachkent, où j'allais travailler dans le domaine de l'Instruction publique, je demandai un rendez-vous à Lénine. Comme je lui fus reconnaissant de ses indications et de ses conseils ! Il avait surtout mis l'accent sur ceci : « *Pas de chauvinisme ! Pas de tentatives de russification !* » Et je me suis rigoureusement tenu à ces préceptes

de Lénine durant tout le temps de mon activité dans l'une des provinces les plus opprimées de l'ancien Empire russe.

Ma dernière « rencontre » avec Lénine eut lieu à Gorki alors qu'il gisait calme et imposant sur son lit de mort. Mais je n'ai pas envie d'en parler. Cela m'est trop pénible.

*P. Lépéchinski. Dans l'entourage de Lénine.
«Prolétari», Kharkov 1926, pp. 198-214.*

Lénine polémiste

Il fallait se garder de déranger étourdiment le système de pensée qui régnait dans son cerveau. Si on s'en prenait à lui et que les attaques contre lui dépassaient la mesure, il n'hésitait jamais à relever le gant, et alors il fallait prendre bien garde à soi. La dialectique de Vladimir Ilitch était écrasante. Tous les points obscurs, toutes les phrases ou tournures bancales, les moindres embryons d'hérésie qui avaient échappé à la bouche de l'imprudent attaquant étaient aussitôt embrochés sur le fer de la mordante ironie de Lénine ; ses flèches mortellement sarcastiques, le regard pénétrant de ses yeux noirs et bridés dans son large visage osseux troublaient alors le contradicteur d'Ilitch et plus un mot ne pouvait sortir de sa gorge.

Une intéressante particularité de la manière d'Ilitch de polémiser était que ce n'était point tant son propre point de vue qu'il défendait, que la démarche de pensée de son adversaire qu'il attaquait, et ainsi le contraignait-il à la défensive. Or, ce repli n'aboutissait qu'à fournir à Ilitch des faits de plus en plus nombreux pour alimenter son impitoyable critique. Il se servait des thèses, et même des « involontaires » phrases de son adversaire pour révéler leur signification véritable ; les disséquant, il traduisait leur phraséologie docte, compliquée et brumeuse dans la langue vulgaire des réalités concrètes. Lors de ces opérations-là, l'auteur des mots et phrases incriminés sentait son sang se glacer dans ses veines. Finalement, l'adversaire ainsi mortifié en arrivait à la conclusion qu'Ilitch ne voulait que « l'asticoter » et que, au travers du feu d'artifice de sa critique, il dénaturait le sens de ses paroles jusqu'à les rendre méconnaissables. Ce n'est point le fait du hasard si Martov lui-même se plaignit amèrement dans l'une de ses brochures de polémique avec Lénine que celui-ci ne voulait point comprendre ses arguments et que, par le biais de ses constantes « dérobades », il échappait toujours à la tenaille de la logique martovienne.

Cependant, on aurait tort de croire que Vladimir Ilitch ne voulait rien d'autre que coincer tel ou tel bavard égaré et l'assommer sous le poids de sa redoutable logique. En fait, il ne se souciait guère de l'auditoire ; et pour ce qui était de nous, ses proches camarades, il était fort indulgent à l'égard des lacunes et déficiences de notre démarche de pensée ; plutôt que de discuter, il se comportait avec nous comme un professeur...

Mais, je le répète, si quelque polémiste agressif avait l'audace de s'en prendre à Ilitch, et s'il parvenait à réveiller ses instincts sportifs, alors Ilitch ne faisait pas grâce ; même si cet homme était son meilleur ami, il le traitait sans pitié.

*Laszlo Gyurko, Images de Lénine,
Paris, Livre Club Diderot, 1970, pp. 245-246.*